Recension de : M. Lærke, Ch. Leduc, D. Rabouin (dir.), *Leibniz. Lectures et commentaires*, Paris, Vrin, 2017

Il y a peu encore, le seul ouvrage en langue française dont nous disposions pour introduire à la pensée de Leibniz était l’*Initiation* d’Yvon Belaval (1952). Si cet ouvrage est devenu, et à juste titre, un classique en la matière, le besoin d’une nouvelle synthèse ne se faisait pas moins désormais sentir. Les progrès de l’édition des œuvres de Leibniz, bien qu’à ce jour encore incomplète, ont permis entretemps la publication de nombreux inédits qui ont considérablement enrichi et raffiné notre connaissance de sa philosophie. Conjointement, la recherche leibnizienne a pris peu à peu un tour nouveau : délaissant l’ancienne approche systématique qui abordait la philosophie de Leibniz comme un tout unitaire, organiquement lié, la tendance actuelle de la recherche, plus fidèle en cela à la lettre, est plutôt à la mise en évidence du caractère évolutif, discontinu, et parfois erratique de la pensée leibnizienne.

C’est dans ce cadre précis que prend place la parution du présent ouvrage. Sous la forme d’un recueil d’articles organisés thématiquement, il entend explorer les différentes facettes et méandres de l’œuvre leibnizienne, que l’on sait diverse et multiforme. Chaque article est ainsi confié à un spécialiste du domaine, mêlant à un propos volontiers introductif des commentaires souvent fort approfondis. L’ensemble s’inspire manifestement des fameux *companions* de langue anglaise : une grande part y est réservée à l’analyse au détriment parfois, il est vrai, de la synthèse. Il se distingue en cela assez nettement de l’*Initiation* de Belaval. Mais s’il n’en possède ni l’unité ni la vision d’ensemble, aussi est-ce son parti pris assumé que de présenter la pensée leibnizienne pièces par pièces, par juxtaposition plus que par intégration – le caractère composite de l’ouvrage incarnant lui-même la vision de la pensée de Leibniz qui s’y trouve défendue.

 L’introduction qui ouvre le volume dresse un bref panorama de la vie et de l’œuvre de Leibniz, suivi d’un état des lieux de l’édition et d’une critique des grands interprètes (Belaval, Serres, Deleuze,…) qui se sont mis en quête du « système » de Leibniz, désormais mis en question au nom des avancées faites grâce aux études philologiques. Cette critique se retrouve du reste reprise dans de nombreux articles et semble de fait constituer un des *leitmotivs* de l’ouvrage (p. 26-28, 31, 40, 53, 126-129, 146, etc.). C’est ainsi que le premier article de la section « Métaphysique », consacré à la notion de substance (C. Leduc), s’emploie à exposer les différentes acceptions de cette notion chez Leibniz ­– forme substantielle, monade, entéléchie,… – et à montrer qu’il ne s’agit nullement de perspectives complémentaires sur le même objet, mais que cette diversité terminologique, en plus de traduire une évolution conceptuelle dans la pensée de Leibniz, révèle en son fond des positions réellement « irréconciliables » (p. 40). De manière similaire mais sans doute plus nuancée, P. Rateau montre dans un article remarquable consacré au projet leibnizien de théodicée, l’évolution qui a amené Leibniz à revoir la position nécessitariste défendue sa *Confessio philosophi*. Il y montre aussi la tension qui sous-tend chez Leibniz deux conceptions du mal : l’une faisant de ce dernier une simple apparence, issue de notre point de vue borné qui nous prive de la vision de l’harmonie universelle, l’autre faisant du mal une « réalité » occupant une fonction effective au sein de cette harmonie, en tant que condition *sine qua non* du meilleur. J.-P. Anfray aborde ensuite la philosophie de l’esprit : après une analyse très éclairante du fameux « argument du moulin », il indique par un examen de la doctrine des petites perceptions comment cette dernière théorie, conçue sur un modèle corpusculaire, tend à réintroduire une causalité efficiente au sein de l’esprit, qui semblait agir selon les seules lois des causes finales. Poursuivant sur cette ligne, l’article de J. McDonough développe une hypothèse élégante. Il soutient en effet que l’harmonie préétablie entre le règne des causes finales et celui des causes efficientes n’a pas seulement lieu, respectivement, dans le domaine des esprits et dans celui des corps, mais encore au sein même de chacun de ces domaines, les âmes pouvant aussi bien voir leur développement expliqué en termes de causalité efficiente que les corps en termes téléologiques.

Après avoir abordé le versant proprement métaphysique de la pensée leibnizienne, la seconde partie du volume aborde des domaines plus spécifiques. La mathématique se voit d’abord étudiée, dans ses liens complexes – et jamais unilatéraux – à la philosophie (D. Rabouin). Après un article dévolu à la science physique (F. Duchesneau), les sciences du vivant font l’objet d’un traitement tout à fait fascinant. En étudiant les rapports dialectiques entre métaphysique et histoire naturelle chez Leibniz, R. Andrault fait notamment voir comment l’observation *soutient* et *suppose* tout à la fois des principes *a priori* tel le principe de continuité – l’expérience elle-même motivant ici son propre dépassement. La pensée politique et éthique de Leibniz se trouve ensuite développée par L. Basso, replacée dans le contexte de sa philosophie générale. D’une part, l’éthique elle-même entretient chez Leibniz des liens étroit avec la politique, dans la mesure elle est toujours déjà conçue en référence à la collectivité, non à l’individu isolé. D’autre part, ces deux disciplines se voient réinscrites au sein d’un cadre métaphysique et théologique, sachant qu’il n’y a pas chez Leibniz de distinction tranchée entre l’« être » et le « devoir être ». Clôturant cette section, l’article de C. Rösler-Le-Van s’attelle à développer le versant théologique de la pensée leibnizienne. À une théologie de la lumière (réconciliant foi et raison), elle fait s’adjoindre une théologie de l’amour ou « christologie philosophique » (p. 208). Suivant en cela C. Frémont, la figure du Christ se voit ici réinterprétée comme une figure centrale de la théologie leibnizienne, profondément marquée par les mystères de la transsubstantiation et de l’eucharistie.

Consacrée à la connaissance, la troisième partie s’ouvre par un article sur « les formes de la pensée » (M. Favaretti Camposampiero). L’accent y est mis notamment sur la distinction entre logique matérielle et logique formelle, d’où vient la distinction corrélative entre le projet de caractéristique universelle et le projet de calcul. On relèvera également une discussion pénétrante sur les rapports entre analyse logique et analyse du langage chez Leibniz. M. Laerke consacre ensuite un article à l’Encyclopédie. Celle-ci apparait d’abord comme une « cartographie exacte de la création » (p. 258), donnant au corps des sciences l’ordre rationnel qui est celui-là même de l’harmonie du monde. La double organisation de L’Encyclopédie, synthétique et analytique, ainsi que sa double destination, théorique et pratique, sont ici clairement mises en évidence. Enfin, cette section se clôt par un article consacré à la théorie de la connaissance et à la méthode (M. Picon). Une approche diachronique, partant des *Méditations* jusqu’au *Nouveaux Essais*, permet ici de bien suivre l’évolution d’une théorie d’abord centrée autour de l’opposition entre le sensible et le discursif, puis polarisée par l’opposition de l’imaginable et de l’intelligible.

La dernière partie vise enfin à faire connaitre la réception de la pensée leibnizienne, en mettant en lumière la fortune protéiforme que celle-ci connaitra aux XVIIIème et XIXème siècles. En étudiant la réception de Leibniz en France (Fontenelle, Maupertuis, Diderot,…) et en Angleterre (Pope, Berkeley, Hume,…) au XVIIIème siècle, A.-L. Rey montre la prégnance des enjeux théologiques et métaphysiques au cœur même des Lumières, qu’on aurait pu croire dominé par un empirisme radical. C’est ainsi que la philosophie leibnizienne trouve à s’inscrire, par l’assise métaphysique qu’elle est à même de leur fournir, au centre d’une philosophie et d’une science renouvelées. La réception allemande de Leibniz au XVIIIème siècle évoque irrésistiblement le nom de Christian Wolff et avec lui, la métaphysique « leibniziano-wolffienne », ce « monstre à deux têtes assez inouï dans l’histoire de la philosophie » (p. 322). Si en effet l’amalgame était à cette époque la règle entre ces deux penseurs, cela ne veut pas dire que la diffusion extrêmement large que la pensée leibnizienne connaitra via l’enseignement de Wolff se fera sans infléchissements profonds. C’est précisément l’objet de l’article de J.-F. Goubet que de retracer cet héritage allemand du « leibnizianisme » jusques à Kant. Plus méconnue demeure sans doute la réception de Leibniz en France au XIXème siècle, en particulier dans ce qu’il est convenu d’appeler la « philosophie spiritualiste ». C’est le mérite de l’article de J. Dunham que de mettre en lumière cette réception chez des auteurs aussi divers que M. de Stael, M. de Biran, V. Cousin, C. Renouvier, F. Ravaisson ou encore E. Boutroux.

En conclusion, si l’on peut parfois regretter le manque d’unité et de liaisons entre les différents articles, ainsi que l’absence de vue d’ensemble – ce qui est un peu la loi du genre –, la qualité intrinsèque des articles composant ce recueil ainsi que le très large spectre couvert par ceux-ci font de cet ouvrage un guide à la fois précieux et rigoureux non seulement pour qui veut s’initier à la pensée de Leibniz mais aussi pour qui veut se tenir informé de l’avancement des études leibniziennes.

Arthur Dony